PÉTRONILLE
ROSTAGNAT

LA MORT EN MIROIR

BELLADONE

PÉTRONILLE
ROSTAGNAT

LA MORT EN MIROIR

Lucie est persuadée d'avoir coché toutes les cases d'une vie réussie. Mère au foyer, femme d'un médecin légiste renommé, propriétaire d'une maison confortable près de Paris, elle enchaîne dîners mondains et vacances à l'étranger. Mais le jour où son mari, Bertrand, perd la mémoire à la suite d'un accident de voiture, tout bascule. Si la thèse d'une tentative de suicide est privilégiée, Lucie n'en croit rien et décide de mener elle-même l'enquête. Jusqu'au moment où la découverte d'un cadavre vient remettre en question toutes ses certitudes. Car ce cadavre ressemble trait pour trait à Bertrand. Qui est cet homme ? Que s'est-il passé le soir de l'accident ?

À travers une écriture affûtée et nerveuse, Pétronille Rostagnat signe un thriller psychologique à la mécanique implacable, qui brouille absolument toutes les pistes.

En dix romans, Pétronille Rostagnat s'est imposée comme l'une des voix incontournables du polar français. Récompensée par le Prix Cognac 2022 pour *J'aurais aimé te tuer* et par le Grand Prix Iris Noir Bruxelles 2023 pour *Quand tu ouvriras les yeux*, elle écrit pour sonder ce qui se cache derrière les apparences : les blessures invisibles, les secrets qui détruisent, les vérités qu'on refuse de voir.

ISBN : 978-2-488853-00-2

9 782488 853002

20,90 € Prix TTC France

Rayon : Thriller
Design : © Raphaëlle Faguer
Photographie : © Arcangel

BELLADONE

FABRIQUÉ EN FRANCE

éditeur écoresponsable

Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.
Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

LA MORT EN MIROIR

De la même autrice

La Fée noire, Incartades, 2016
Ton dernier souffle, Incartades, 2017
On a tous une bonne raison de tuer, Incartades, 2019
Un jour, tu paieras, Black Lab, 2020
Je pensais t'épargner, Black Lab, 2021
J'aurais aimé te tuer, Black Lab, 2022
(Prix Cognac du meilleur roman francophone 2022)
Quand tu ouvriras les yeux, HarperCollins, 2023
(Grand Prix Iris Noir Bruxelles 2023)
Comment te croire ?, HarperCollins, 2024
Sur leurs traces, HarperCollins, 2025

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionsbelladone.fr

ISBN : 978-2-488853-00-2
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Belladone), sur Instagram (@editionsbelladone) et sur TikTok (@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pétronille Rostagnat

LA MORT EN MIROIR

Roman

BELLADONE

À ma famille,
mon point d'ancrage dans chaque tempête.

Il est facile de perdre la mémoire de soi-même.
Henrik Ibsen

Ce qui compte, c'est ce qui est inscrit non sur les papiers d'identité d'un homme mais dans son cœur.
Henri Troyat

Prologue

Lundi 2 décembre 2024, 8 h 30.

Le ciel au-dessus de Paris était d'un gris uniforme, véritable voile de suie étendu sur la ville. La pluie, fine mais persistante, tombait sans relâche depuis des jours, noyant la capitale sous une nappe froide. Les passants, emmitouflés dans leurs manteaux sombres, parapluies déployés, avançaient telles des ombres, leurs pas se fondant dans le grondement des voitures qui roulaient au ralenti.

Bertrand Timonier longeait les berges, le visage enfoui dans son écharpe. Ses chaussures frappaient le pavé dans un bruit sourd et régulier, suivant une cadence qu'il semblait vouloir respecter malgré le tourbillon de pensées qui l'assaillait. Un mois qu'il tentait de reprendre pied après avoir laissé derrière lui tout un pan de sa vie. Ses mains, dans les poches de son manteau, serrèrent une paire de gants en latex qu'il avait pris l'habitude de transporter dans son quotidien de médecin légiste. Ces gants lui rappelaient sa place dans ce monde qu'il peinait à appréhender à nouveau. Son métier était tout ce qui lui restait. Il lui prodiguait une identité, dernière bouée de secours dans le marasme de son existence.

La Seine, en contrebas du quai de la Rapée, était noire et déchaînée sous cette pluie sans fin. Les bâtiments qui bordaient le fleuve semblaient l'observer, indifférents à son état. Un poids invisible l'accompagnait, aussi pesant qu'une enclume. Il n'était plus l'homme qu'il avait été. Un accident de la route aux raisons inconnues… Puis le trou noir. À son réveil, il avait oublié qui il était. Bertrand Timonier. Médecin légiste. Mais aussi mari, père. Homme avec des souvenirs, des histoires, des repères personnels. Toute sa mémoire avait été balayée d'un revers de main. Seules ses connaissances médicales n'avaient pas disparu, à croire qu'elles formaient une carapace autour de son esprit dévasté. Pour le reste – son passé, son identité, la personne qu'il avait été avant l'accident – tout s'était effacé. Bertrand ne savait plus ce que c'était que de se souvenir. La mémoire lui paraissait être un pays étranger, un territoire qu'il avait traversé sans en comprendre la langue. Rien ne se rappelait à lui. Pas un regard, pas une voix, pas même la sensation d'une caresse sur la peau. Le vide le dévorait tout entier.

La silhouette imposante de l'Institut médico-légal se profila au bout de la rue. Bertrand se figea un instant. Ses yeux se posèrent sur les grandes portes en bois qui semblaient l'attendre. Il inspira profondément. La pluie devint plus forte autour de lui, répercutant son vacarme dans son crâne. Il parcourut les derniers mètres, monta le perron, puis poussa d'un geste ferme les deux battants de l'entrée.

À l'intérieur, l'odeur caractéristique des lieux où l'on dissèque les secrets du corps humain s'empara de lui, sensation presque réconfortante. Dans les vestiaires, il enfila une blouse, retira ses chaussures pour les échanger contre des Crocs, se couvrit la tête d'une charlotte en papier et le visage d'un masque chirurgical. Sur le tableau Velleda, il parcourut le programme des réjouissances qui l'attendaient pour les heures à venir.

Quatre autopsies dont la première intervention se résumait en une ligne : Homme de type caucasien. Balle dans la tête. Salle 2 : 8 h 45.

La direction le ménageait. Ses confrères tournaient entre six et neuf examens médico-légaux par jour. Vu son état, son emploi du temps se trouvait allégé. Son neurologue ne s'était pas opposé à la reprise de son activité professionnelle. Il avait fallu batailler avec la direction de l'Institut, qui avait fini par céder après que Bertrand eut réalisé avec succès une autopsie sous l'œil aguerri d'un confrère.

Le médecin rejoignit le couloir central et se dirigea vers la salle indiquée sur le tableau. Trois personnes patientaient autour d'une table en inox où reposait un corps dans une housse mortuaire. Bertrand reconnut son confrère, le docteur Mathieu Brémont, qui l'avait pris sous son aile depuis son retour au sein du service. Ils étaient amis de longue date d'après ce qu'on lui avait rapporté. Encore une inconnue qui s'ajoutait à l'équation.

Les deux autres individus se présentèrent : le commandant Arnaud Royer et le capitaine Yann Guyot, fraîchement arrivés à la DRPJ de Versailles à la suite d'une mutation. Bertrand les scanna de bas en haut pour imprimer leurs silhouettes dans sa mémoire. Le commandant Royer, grand et fin, dégageait une aura de calme et d'assurance. Ses yeux, empreints de compassion, reflétaient une profonde humanité, capable de voir au-delà des apparences. À ses côtés, le capitaine Yann Guyot, à la musculature plus impressionnante, paraissait nerveux, cherchant à s'échapper d'un endroit qu'il n'aimait pas. Avant de commencer l'autopsie, Bertrand invita les officiers de la police judiciaire à lui présenter le contexte de la découverte du corps.

— Homme blanc, la quarantaine, retrouvé il y a quarante-huit heures dans le bois du Pont Colbert, proche de la forêt domaniale de Meudon. Le corps était enseveli sous un peu de terre. Ce sont les chiens de promeneurs qui ont localisé la tombe

improvisée. Nous n'avons pas d'identité pour le moment. Notre victime n'avait pas de papiers sur elle. Nous espérons pouvoir avancer avec son ADN ou ses empreintes digitales.

Le capitaine Guyot compléta les dires de son supérieur.

— Vous verrez, le corps est en assez bon état. Il présente un orifice d'entrée par balle dans le crâne. Il est probable qu'il ait été exécuté sur place, avant d'être enterré. Aucun indice ne nous a permis de déterminer quelle arme avait été utilisée. Nous n'avons pas relevé de douilles aux alentours, ni d'arme à feu. Pas de traces de lutte constatées sur le corps, ni sur le sol. Il semble que notre homme ait été pris par surprise. Peut-être même qu'il connaissait son assaillant.

Bertrand prit une profonde inspiration. Le froid de la salle d'autopsie, le calme presque solennel qui y régnait l'aidaient à se concentrer. Sa vie personnelle était en chantier, mais dans cet instant, il retrouvait un certain sens de l'ordre. Une certitude dans ce qu'il faisait. Son esprit s'affûtait, tranchant telle la lame d'un scalpel.

— Très bien, dit-il enfin, d'une voix déterminée. Nous allons pouvoir commencer et tenter de faire parler notre mort.

Le silence se fit dans la salle. Seul le bruit du glissement de la fermeture éclair de la housse mortuaire déchirait cette quiétude glaçante. La main de Bertrand s'arrêta, suspendue à quelques centimètres du corps. Une crispation soudaine le saisit. Il inspira, mais l'air lui manquait. Le visage devant lui… Ce visage. Ses yeux se braquèrent sur la victime. Un instant, il crut que ses pensées se brouillaient. Était-ce une hallucination ? Trempé de sueur, il releva la tête, cherchant des réponses dans les regards des personnes autour de lui. Le docteur Brémont ne bougeait plus, pétrifié. Son teint était pâle, trop pâle. Ses yeux étaient rivés sur la victime avec une expression de peur qu'il ne parvenait pas à masquer. Bertrand n'arrivait plus à respirer correctement. Il arracha son masque chirurgical et se tourna vers les deux policiers. Royer et Guyot

se figèrent instantanément. Le sol venait de se dérober sous leurs pieds. Le visage du médecin légiste ressemblait trait pour trait à celui de la victime, à s'y méprendre. À l'identique. La pièce devint étouffante. L'estomac de Bertrand se contracta. Une sensation de nausée lui brûla la gorge. Ce n'était pas juste une ressemblance. C'était… lui…

1

Un mois auparavant

Mathilde et Antoine s'engagèrent route du Pesage, longeant pendant quelques mètres l'hippodrome de Vincennes. Les gouttes de pluie martelaient le toit de la voiture dans un rythme régulier, presque hypnotique. Dans l'obscurité de la nuit, Antoine roulait avec prudence. Les pneus adhéraient mal à l'asphalte humide. Il n'y avait personne sur la route, seulement eux, et la lueur de leurs phares se frayant un chemin dans l'obscurité. Le calme de la nature environnante contrastait avec l'agitation de la ville qu'ils venaient de quitter.

— Nous sommes bientôt arrivés ? demanda Mathilde, les paupières mi-closes, presque endormie.

— Encore dix minutes, pas plus, répondit Antoine, les mains agrippées au volant, les yeux fixés sur la route.

Au détour d'un virage, une forme attira leur attention : une masse sombre sur le bas-côté. Antoine ralentit pour découvrir une voiture emboutie contre un arbre.

— Il y a eu un accident, murmura Mathilde.

Antoine se gara le long du fossé. Il enclencha les feux de détresse avant de sortir précipitamment pour se rendre auprès du véhicule accidenté. Après un instant d'hésitation, Mathilde se décida à le rejoindre. La scène était inquiétante. Le véhicule était un 4 x 4 récent, avec l'avant écrasé contre l'arbre et les vitres éclatées. Le temps paraissait s'être arrêté, figé dans l'attente d'une action, d'une réaction.

— Tu penses qu'il y a quelqu'un ? dit Mathilde, d'une voix tremblante.

Antoine enclencha la lampe torche de son téléphone, contourna l'arrière du véhicule et s'approcha côté conducteur. Il aperçut une silhouette affaissée sur le volant, le visage partiellement masqué par l'airbag déployé.

— Hé ! Monsieur ! Vous allez bien ?

Aucune réponse. Aucun mouvement. Antoine, pris d'une impulsion, ouvrit la portière et se pencha à l'intérieur de l'habitacle. Un froid glacial émanait de l'homme, et son visage était d'une pâleur effrayante. Antoine balaya les sièges arrière à la lumière de son portable. Personne.

— Il faut appeler les secours, dit-il en se redressant.

Mathilde sortit son téléphone et composa le numéro des urgences. Antoine se baissa à nouveau vers le conducteur, vérifia sa respiration. Il sentit un souffle, lent, irrégulier, presque imperceptible. Il observa les alentours : pas d'autres voitures accidentées. Juste la pluie, et le bruit des gouttes frappant le sol.

— Les pompiers sont en route, dit Mathilde après avoir raccroché. Il faut rester près de lui. Il doit tenir bon.

Antoine acquiesça, puis s'assura que l'inconnu ne présentait pas de blessures graves. Une fois ce point écarté,

le couple patienta à ses côtés, une tension muette s'installant entre eux. Une sirène se fit entendre au loin. Leur angoisse se mêla à une forme de soulagement.

— On a bien fait de s'arrêter.

Mathilde essuya une larme qui roulait sur sa joue. Antoine la serra contre lui, avant de tourner le regard vers l'homme inconscient. Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était attendre, conscients que chaque seconde comptait. Les secours arrivèrent la minute suivante, brisant la tension de la scène. Les pompiers et les ambulanciers prirent la relève, assurant les premiers soins au blessé avec une efficacité calme.

Mathilde et Antoine furent invités à retourner dans leur véhicule pour se protéger du froid de la nuit et de cette pluie qui ne cessait de tomber. Ils devaient patienter jusqu'à l'arrivée de la patrouille de police pour faire leur déposition. Cinq minutes plus tard, la lueur bleutée d'un gyrophare se refléta dans leur rétroviseur. Une voiture sérigraphiée « police » s'arrêta derrière eux. Un homme et une femme en uniforme en descendirent, s'abritant sous des imperméables de fortune. L'homme s'approcha en premier.

— Bonsoir. C'est vous qui avez signalé l'accident ?

Antoine, encore sous l'effet de l'adrénaline, hocha la tête. Il avait peine à croire ce qu'il venait de vivre. La silhouette de l'homme inconscient, la pluie battant contre sa peau, tout semblait irréel.

— Oui, c'est bien nous. On a découvert cette voiture contre l'arbre. Nous avons aussitôt appelé les secours.

— C'est très bien, vous avez fait ce qu'il fallait. Pouvez-vous sortir de votre véhicule, s'il vous plaît ? Nous allons recueillir votre témoignage.

Antoine et Mathilde s'exécutèrent. Ils fixèrent de concert l'arrière de l'ambulance où reposait maintenant

l'inconnu sur une civière, le corps emmailloté dans une couverture de survie.

— Vous êtes en mesure de nous expliquer ce qui s'est passé de façon détaillée ?

Mathilde se sentit déstabilisée par la situation. Elle scruta l'agent, cherchant ses mots.

— Nous roulions tranquillement pour rentrer chez nous. Il n'y avait personne sur la route. Nous avons pris le virage, et là, on a vu la voiture, écrasée contre cet arbre. On s'est garé sur le bas-côté pour…

Sa gorge se noua, l'empêchant de continuer son récit. Antoine prit alors le relais :

— Nous sommes descendus de notre voiture pour aller voir ce qu'il se passait. J'ai ouvert la portière côté conducteur. J'ai découvert cet homme inconscient, qui respirait difficilement. Ma femme a composé le 18, et voilà. J'ai regardé s'il présentait des blessures graves, mais je ne l'ai pas touché de peur de faire un mauvais geste.

La policière, une jeune femme à la coupe courte et au visage concentré, prenait des notes dans un carnet.

— Avez-vous vu quoi que ce soit de suspect avant l'accident ? demanda l'agent principal en scrutant les deux témoins.

Mathilde secoua la tête.

— Non, rien de spécial. Nous n'avons croisé personne. Nous n'avons pas été doublés. La voiture était simplement là, contre l'arbre.

— Pas d'autres véhicules ? Vous êtes sûrs ? demanda la policière.

Antoine confirma, le regard absent.

— Non, aucun. Comme ma femme vient de vous le dire, on n'a vu personne.

Les policiers échangèrent un regard et l'agent principal reprit la parole.

— Merci pour votre aide. Il est important que vous restiez à disposition si nous avons d'autres questions. Vous serez contactés dans les prochains jours, si nécessaire.

Antoine acquiesça. Mathilde, de son côté, regardait fixement l'horizon, une inquiétude muette nouant son ventre. Ce n'était pas seulement l'accident qui la perturbait, mais l'absence de réponses, la sensation que quelque chose n'allait pas. Les policiers, après avoir relevé leurs coordonnées, les abandonnèrent pour organiser la suite des événements. Le couple les observa s'éloigner, immobile sous la pluie, ne sachant quel comportement adopter. Mathilde se décida à parler :

— Tu crois qu'il y a autre chose ?

Antoine hésita, regardant à nouveau le 4 x 4 accidenté puis les lumières de l'ambulance se reflétant dans l'eau de pluie qui stagnait sur le sol.

— Je ne sais pas, quelque chose ne tourne pas rond. Cette voiture, toute seule… Mais bon, d'un côté, la chaussée est glissante avec cette météo et s'il roulait trop vite…

— Il a peut-être croisé un animal, donné un coup de volant. Ça aurait pu être nous.

Mathilde se mordit la lèvre. Elle n'avait aucune certitude, seulement la conviction que cette nuit resterait gravée à jamais dans sa mémoire, témoignage d'une vie fragile qui pouvait basculer en un instant.

2

Lucie se tenait debout dans la cuisine, les mains plongées dans l'évier, les doigts effleurant la vaisselle sale. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge murale pour la énième fois de la soirée espérant un signe, mais rien ne vint. Pas de bruit de voiture dans l'allée, pas de pas familiers dans le hall d'entrée. Rien ne troublait la quiétude de la maison, comme si le temps avait cessé de s'écouler.

Il était 22 h 30, et Bertrand n'était toujours pas rentré. C'était étrange. Cela ne lui ressemblait pas. En tant que médecin légiste, il était soumis à des horaires décalés, mais il n'avait jamais manqué un rendez-vous important. En ce 4 novembre, ils fêtaient leur anniversaire de mariage. Le quinzième. Quinze ans de vie commune, d'amour, de projets, de souvenirs. Une date qui avait enchanté Lucie toute la journée, qu'elle avait rêvée en dressant le couvert sur cette jolie table en bois massif qu'ils avaient achetée ensemble, un cadeau pour leur maison.

Elle avait passé l'après-midi à cuisiner, ajoutant une touche de perfection dans chaque plat : une salade de saison en entrée, un saumon mariné choisi avec soin

au marché, des pommes de terre rôties au thym, et un gâteau au chocolat fondant pour le dessert, qu'elle avait décoré avec des fruits frais et une crème chantilly maison. Elle portait une robe élégante, sobre mais suffisante pour marquer l'événement. Lucie avait tout prévu pour ce moment intime et joyeux. Un dîner en tête à tête.

Elle consulta son portable. Aucun message malgré ses nombreux appels. Bertrand n'était pas le genre d'homme à oublier un tel jour. Il lui avait envoyé un texto ce matin, lui disant qu'il avait hâte de la retrouver ce soir.

Enzo, de son côté, était moins préoccupé par ce retard inopiné. Il jouait dans sa chambre, plongé dans ses jeux vidéo. Quand Lucie l'avait interrogé tout à l'heure, l'adolescent lui avait répondu d'un ton distrait : « Il est médecin, Maman, ça arrive qu'il rentre tard. Il doit être pris avec une urgence. »

Mais Lucie ne pouvait pas se résoudre à attendre et se faire une raison. Elle savait que quelque chose n'allait pas. Chaque minute qui passait la rongeait un peu plus. Tout à coup, un bruit de voiture la fit sursauter. C'était un son familier, le moteur du 4 x 4 de Bertrand qui se garait dans l'allée. Elle se leva en hâte, un sourire d'espoir dessiné sur les lèvres. Mais quand elle se rendit à la porte pour accueillir son mari, son cœur se serra dans sa poitrine. La voiture n'était pas garée sous le porche. Aucun claquement de portière. Rien.

Elle retourna à l'intérieur, les jambes tremblantes, s'assit sur le canapé du salon. Le calme de la maison l'oppressait. Le téléphone fixe sonna, brisant cette torpeur angoissante. Elle attrapa le combiné, une sensation étrange au creux du ventre.

— Allô ?

— Madame Timonier ?

Lucie se redressa, ses mains se crispant autour du téléphone.

— Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?

— Je suis le docteur Duval. Je vous appelle au sujet de votre mari, Bertrand Timonier. Il a eu un accident de la route ce soir. Il a été pris en charge par les secours.

Le monde de Lucie s'effondra en un instant. Les mots du médecin semblaient résonner dans sa tête comme un écho lointain, incompréhensible. Elle n'arrivait pas à réagir, à saisir ce qui venait de se produire.

— Quoi ? Un accident ? Où est-il ? Est-ce qu'il va bien ?

Lucie articula ces mots avec peine, chaque syllabe lui demandant un effort surhumain.

— Il a été transporté à l'hôpital. Il a subi un traumatisme crânien, mais il s'en remettra. Nous aurions aimé vous joindre plus tôt, mais le portable de votre mari n'avait plus de batterie, et nous avons mis du temps à retrouver votre numéro.

Lucie sentit un vertige la saisir. Son corps s'alourdit, et elle dut s'agripper au canapé pour ne pas chanceler. Les plats qu'elle avait préparés, la table dressée pour eux deux, tout cela semblait soudainement dérisoire.

— Je… je viens à l'hôpital. J'arrive tout de suite. Où est-il ? balbutia-t-elle.

— À l'hôpital Saint-Antoine. Je vous conseille de prendre un taxi. Nous vous attendons.

Avant qu'elle puisse répondre, l'homme avait raccroché. Lucie resta là, pétrifiée. Elle jeta un regard vers la porte d'entrée, comme si son mari allait surgir, rire de son anxiété, et lui dire que tout allait bien. Mais rien. Enzo entra dans le salon, indifférent, ignorant la gravité de la situation.

— Maman, c'était qui ? Pourquoi tu as l'air… ?